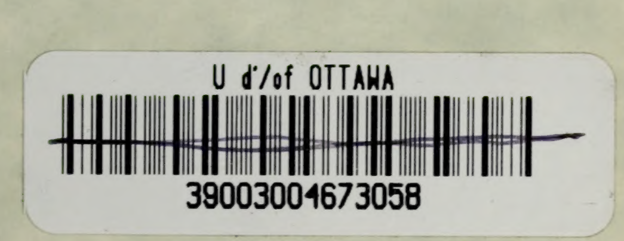
Gustave Zidler

LES DEUX FRANCES




Canadiana

LES DEUX FRANCES

(POÉSIES FRANCO-CANADIENNES)

GUSTAVE ZIDLER

LES DEUX FRANCES

(POÉSIES FRANCO-CANADIENNES)

SOUVENIR DES FÊTES DU IIIe CENTENAIRE DE LA FONDATION DE QUÉBEC

AVEC INTRODUCTION DE M. A. RIVARD

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

QUÉBEC

IMPRIMERIE DE « L'ACTION SOCIALE »

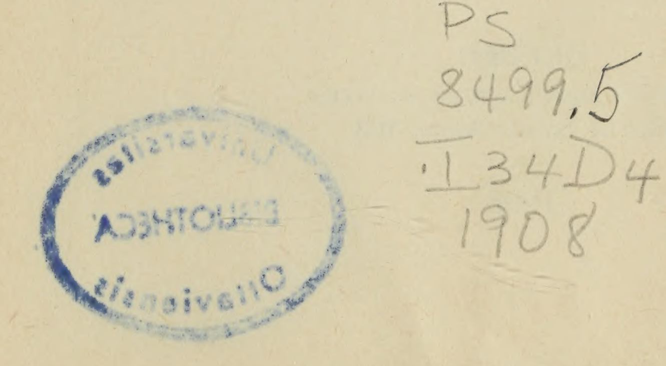
103, rue Sainte-Anne, 103

—

1908



Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1908, par G. Zidler, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.



INTRODUCTION

C'est l'œuvre plutôt que l'auteur qu'il faut présenter au public. L'auteur est connu ; au Canada comme en France, les livres qu'il a donnés avant celui-ci, depuis ses tout premiers vers du Hochet d'or *et de la* Légende des écoliers de France *jusqu'à la spirituelle* Revue *dramatique du lycée Hoche, se trouvent, dans les bibliothèques choisies, au rayon des poètes préférés. Connus et chantant dans les mémoires, les vers dont il a fait le* Livre de la douce vie, *livre de tendresse et d'amour, d'une inspiration très pure et d'un art délicat ; connus et qui font battre nos cœurs plus vite, les poèmes, tour à tour doux et forts, riants et graves, où son patriotisme français exalte la* Terre divine ; *connues, les stances de large facture du* Poème héroïque, *qui valurent à leur auteur, déjà couronné par l'Académie, de nouveaux lauriers ; connus aussi et combien de fois relus, les chants qu'il a fait entendre à* l'Ombre des oliviers *et où il a su vêtir de poésie le « problème de la paix » ; connus et aimés, en un mot,*

les vers déjà parus du bon poète, la douceur de leur harmonie et la beauté de leur rythme.

M. Gustave Zidler est l'un des deux ou trois poètes, qui, plus grands que les autres, honorent la France contemporaine «autant par leur caractère que par leur talent», et il serait inutile de le présenter à des lecteurs qui connaissent déjà son esprit profondément religieux, son patriotisme ardent, la noblesse de ses inspirations, l'élévation constante de ses pensées, la pureté de sa langue et l'étonnante souplesse de sa main.

Or voici que le poète de la Vieille France, qui fut longtemps distraite, est devenu le poète de la France Nouvelle, qui toujours s'est souvenu. Zidler s'est fait Canadien pour célébrer nos gloires, et il a voulu, quand des poètes du Canada publient leurs vers à Paris, faire paraître les siens à Québec!

Pour la première fois, la poésie française quitte la «terre divine»

Et librement, dans la lumière, à grands coups d'ailes,

vient à nous par dessus les «grandes eaux», se pose sur le sol canadien, ajuste sa lyre à nos voix et fait monter vers les ancêtres un hymne d'amour. Et, parmi les poètes d'aujourd'hui, nul ne pouvait, mieux que Gustave Zidler, représenter dans nos fêtes la France qui chante; nul n'aurait su, mieux que lui, se pencher sur notre «petite patrie», en aspirer l'arôme

Et *le faire* passer tout entier dans *ses* chants.

Son âme est sœur de la nôtre; par les croyances héréditaires pieusement gardées, par le respect des traditions

ancestrales, par les aspirations intimes et les fiers espoirs, il est des nôtres et nous sommes des siens...

A mi-mot nous nous comprenons.

Zidler est de ceux qui nous gardent la France belle « même sous les entailles », qui nous la font aimer toujours et quand même, et dont les gestes ôtent de l'amertume à la fidélité de nos souvenirs.

On aurait voulu que le poète assistât aux fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec. Il en avait formé le projet. De quels applaudissements nous aurions salué les beaux vers de ce recueil, récités par l'auteur lui-même ! A notre accueil, le poète des Deux Frances *aurait senti quelle juste appréciation les Canadiens français font de son talent et combien vivement ils répondent à ses sentiments fraternels.*

Des circonstances, dont il n'était pas le maître, ont, au dernier moment, forcé M. Zidler de renoncer à son projet. Retenu auprès des siens, il n'a cependant pas voulu être tout à fait absent : il nous envoie ces vers, où il a mis son cœur.

C'est le plus précieux, le plus généreux et le plus touchant témoignage de sympathie et d'intérêt que les lettres françaises nous aient donné.

Au poète de la France Ancienne et de la France Nouvelle, au poète de la grande *et de la* petite patrie, *au poète de la « grand' mère » et de la « maman », au poète des* Deux Frances, *nous envoyons, par delà l'Océan, l'hommage ému de notre reconnaissance!*

Adjutor Rivard.

Un fils de Lorraine au Canada

A MM. J.-E. Prince et A. Rivard.

I

Parlez, amis ! parlez ! Le fils de la Lorraine
Ne sent plus les chagrins de l'exil avec vous.
Parlez encor! Mon ciel soudain se rassérène,
Je renais à l'accueil de ce parler si doux !
O France Occidentale, ô lointaine Neustrie,
Tu sais te souvenir comme je me souviens;
Et Dieu donc soit loué, qui me rend ma patrie
Sur vos lèvres, ô Canadiens !

Vous savez comme on sent s'attacher sa racine
Au sol où s'endormit l'aïeul à cheveux blancs.
Ah! comme j'ai souffert sur ma terre Messine!...
Et pourtant ils sont beaux, mes coteaux Mosellans ! . . .

Et pourtant l'air, là-bas, est si léger, si tendre!...
Mais c'est l'exil chez moi qui me vient affliger,
Depuis que mes chemins, mon seuil, doivent entendre
Le langage de l'étranger !

Ah ! l'accent de ces mots si durs à l'âme ! . . . Certe,
Mon enfance a connu l'effroi du conquérant,
Quand, dans l'ombre des nuits, par la frontière ouverte
Des régiments casqués grondait le lourd torrent.
Mais plus que le hulan, messager de conquête,
Dont s'enfonça la lance en la chair du pays,
Chaque mot abhorré, tyran que rien n'arrête,
Nous tient toujours plus envahis!

Oh! ces mots de la rue, écrits comme des chiffres,
Ces mots sans grâce, aux pas cadencés et massifs,
Bruits de tambours, que vrille un jappement de fifres,
Que heurte un cliquetis de sabres agressifs!
Oh ! ces voix, tout autour, qui font mal ! Cette phrase,
Que l'on subit, avec l'orgueil de son vainqueur,
Qui, pareille aux canons sous qui le sol s'écrase,
Passe roulant sur votre cœur!

Vous du moins, Canadiens français, je vous envie !
L'école ne vous a jamais dépaysés!
Et vous répétez tous la chanson de la vie
Par vos mères apprise en leurs premiers baisers!
De l'âme de vos fils vous demeurez les maîtres
Par votre langue pure aux vieux sons musicaux,
Et tous les mouvements de lèvres des ancêtres
Font encor vibrer vos échos!

II

Et moi, j'ai traversé de grandes eaux sauvages,
J'ai demandé du calme au désert des forêts,
Et je n'ai fait qu'errer de regrets en regrets,
Seul sur la vaste mer, seul sur tous les rivages.

Pourtant je n'ai jamais senti d'immensités
Plus muettes, de plus affreuses solitudes,
Que ballotté sans guide au sein des multitudes
Dans l'énorme Babel des lointaines cités.

Nos voix s'entrechoquaient, folles, sans se comprendre,
Entre nous se dressait une sourde cloison,
Jusqu'au jour, où, perçant les murs de ma prison,
J'ai bégayé des mots que j'essayais d'apprendre.

Vains efforts ! Car mon cœur sentait le même froid :
Ces syllabes sonnaient sans âme, et ma pensée,
Travestie, à tâtons, flottait, embarrassée
Aux plis d'un vêtement trop large ou trop étroit.

Tout langage, imposé d'ailleurs, nous expatrie.
J'allais, le cœur serré d'un éternel départ,
Seul, sans trouver, au coin de l'âtre, nulle part,
D'un ami qui répond l'accorte causerie.

Les matins d'autres cieux s'éveillaient sans éclat,
Les soirs m'enveloppaient de leur linceul tragique,
Et partout j'allais seul, proscrit et nostalgique,
Cherchant à mon désir un écho qui parlât !

III

Mais voici qu'avec vous, Canadiens, dont la bouche
Garde un naïf accent de France qui me touche,
Je fête au pays mon retour ;
Vos bras s'ouvrent, vos mains me font signe et se tendent,
Comme au village, où tous en patoisant s'entendent,
Où tous se disent le bonjour !

Vous causez, et ces mots, que mon cœur interprète,
Ont pour moi des parfums de province discrète,
Tous chers, connus et familiers ;
Vos filles, en chantant quelque ancien air de France,
M'ont rendu mon ciel clair avec sa transparence,
Mes horizons inoubliés.

Vous causez, et la joie exquise me pénètre,
Comme si mon logis, là-bas, d'une fenêtre
M'ouvrant la nuit les contrevents,
Me montrait, réunis au cercle de la lampe,
Qui d'un même rayon auréole leur tempe,
Ma vieille mère et mes enfants !

Vous causez, et je rentre en la maison natale,
A la table qui rit, simple et patriarcale,
M'asseoir au fraternel banquet ;
Pas n'est besoin pour moi d'éloquence superbe,
Si quelque fin dicton, quelque malin proverbe
M'offrent leur rustique bouquet !

Ces mots, dits en commun, fondent nos ascendances;
Ils mettent entre nous d'intimes confidences,
Des secrets pour nous rapprocher ;
N'ont-ils pas les regards, les gestes de nos pères,
Qui depuis très longtemps ont fermé leurs paupières,
Là-bas, sous le même clocher ?

Comme on respire à l'aise avec leur chaud costume !
Comme entre nos esprits, d'où s'enfuit toute brume,
Ils rattachent d'heureux chaînons !
Et qu'ils nous semblent prendre et de charme et de grâce,
Quand ainsi, n'est-ce pas ? seuls, tout seuls, à voix basse
A mi-mot nous nous comprenons !

IV

Merci de vos leçons, ô Canadiens fidèles !
Il est donc des remparts qu'aucun fer n'asservit !
Vous n'avez pas rendu ces libres citadelles
Où l'âme héréditaire avec le droit survit !
Vous l'avez su montrer ! la langue est le refuge
Où tout un peuple attend l'heure de refleurir:
Qui renonce à sa langue agonise en transfuge
Qui la défend ne peut mourir !

Vous n'avez rien quitté du patrimoine antique,
De ces vieux mots tout francs que Jeanne a prononcés,
Braves comme une épée et doux comme un cantique,
Qui, toujours prompts et vifs, ne semblent pas lassés !
La même sève encor circule sous l'écorce:
Ils vous parlent d'honneur et d'amour, sans déclin,
Ils sont de votre esprit et la forme et la force,
Vous gardant vrais fils de Champlain !

Et de quels soins pieux, aussi jaloux qu'avares,
Vous couvez le trésor qui vous sert de rançon,
Pesant, limant, triant des vocables barbares
Les bons mis à l'épreuve et marqués du poinçon !
Et vous ne souffrez pas qu'au creuset de la langue,
D'où ne doivent sortir que pièces sans défauts,
Se mêlent à l'or pur la scorie ou la gangue
D'un métal qui sonnerait faux !

Merci de vos leçons, et que Dieu vous protège !
A ceux de mon pays qui voudraient émigrer:
Voyez les Canadiens, imitez-les, dirai-je;
Chez eux ils ont su vaincre, ayant su demeurer.
La langue est l'instrument d'ultime délivrance,
Qui se transmet sans bruit par la mère à l'enfant:
Qu'à Metz comme à Québec, aux deux bouts de la France,
Plane un seul Verbe triomphant !

Et quand nous aurons tous rempli nos destinées,
Sûrs que nos petits-fils font vivre en leurs propos
Ce qui vit de l'aïeul en nous, quand les années
Nous mèneront au seuil du suprême repos,
S'il est "plusieurs maisons au royaume du Père",
Si notre bon vouloir jusqu'à Dieu donne accès,
Nous irons, Canadiens et Lorrains, tous, j'espère,
Dans celle où l'on pense Français !

Au Père de la Patrie canadienne

A M. N.-E. Dionne.

I

TERRE SAUVAGE

Mil six cent huit !—Qu'importe une date à ce monde,
Sur qui, sans rien laisser de ce que l'homme fonde,
Glissent les sombres nuits et les jours éclatants,
Où sur l'œuvre de Dieu toute empreinte est absente,
Où seule la Nature immuable et puissante,
Comme au premier matin, règne en dehors des temps ?

Mil six cent huit !—Qu'importe à ce prince des fleuves,
Qui n'a jamais senti, parmi des cités neuves,
Se courber sur son flot l'arche des ponts béants,
Mais qui roule à travers d'immenses perspectives,
Ne baignant au miroir de ses eaux primitives
Que des rocs escarpés et des sapins géants ?

Qu'importe à la forêt ?... Parfois l'ombre rougie
Groupe autour des feux clairs de quelque tabagie
Les Chefs à plume d'aigle échangeant leurs colliers;
Puis tout rentre au repos sous les lourdes ramures:
Les sauvages enfants, chasseurs de chevelures,
S'enfoncent en rampant dans l'horreur des halliers...

Sans doute un jour, jadis, les fauves paysages
Ont pu voir, tout surpris, quelques Pâles-Visages
Près de Stadaconé dresser leurs ajoupas;
Mais depuis si longtemps leur nef est repartie
Que d'un réseau jaloux la liane et l'ortie
Ont recouvert, Cartier, les traces de tes pas !

Et dans le tour sans fin des saisons monotones,
Seules voix du désert, les rafales d'Automnes
Défeuillent tristement les bois inexplorés,
Et les Hivers, vêtus de blancheurs idéales,
Dans un ciel frémissant d'aurores boréales
Agitent à grands plis des voiles diaprés.

Et les jeunes Printemps au sourire innombrable
Raniment sans témoins et le chêne et l'érable
Sur les débris tombés des vieux printemps éteints...
Et depuis des milliers et des milliers d'années,
C'est ainsi que, rebelle aux féconds hyménées,
La Nature accomplit ses aveugles destins !

II

LA CONQUÊTE

Mil six cent huit !—Eh bien ! oui ! la date sacrée,
Où l'Homme en son étreinte enfin te posséda,
Te soumit au Vouloir qui décide et qui crée,
Tu la gardes, en toi gravée, ô Canada !
Toi qui ne connaisais qu'une âpre barbarie,
Grande terre farouche, à qui manquait un cœur,
Bénis qui t'a donné l'âme d'une patrie,
Bénis ton maître et ton vainqueur !

Le voici: c'est Champlain, "noble homme" de Saintonge !
Parmi tes Indiens, ô pays qu'il aimait,
Il chercha des amis pour servir son beau songe;
Et c'est par lui d'abord, fumant le calumet,
Que France te parla d'amour et de vaillance
Avec des mots du cœur qu'un coeur simple comprend...
Et tu portas le nom de la Nouvelle-France...
Tel fut ton premier conquérant !

Puis d'un œil sûr, jugeant le lieu bel et propice,
Avec le fleuve au pied, les monts à l'horizon,
Sous le cap de granit que la mousse tapisse,
Il te donna, Québec, ta première maison:

Et la maison, vraiment, présentait fière mine,
Par ses fossés, ses murs de robuste épaisseur,
Ses trois corps de logis qu'un pigeonnier domine...
Tel fut ton premier bâtisseur !

Alors l'hostile Hiver le bloqua dans sa neige,
Lança par tourbillons ses vents, semeurs d'effrois;
Lui, sans trembler, soigna, durant cinq mois de siège,
Ses compagnons mourant du mal des climats froids;
Et quand Mai délivra le captif volontaire,
Sur trente, autour du Chef, huit restaient en sortant;
Mais il t'avait du moins vaincue et prise, ô terre !...
Tel fut ton premier "habitant" !

Prise et vaincue ! Ah ! oui ! tu l'as dû reconnaître,
Quand du premier labour tu subis le tourment,
Quand de ce grain chétif en toi tu sentis naître,
Croître l'épi nouveau du seigle ou du froment !
Vaincue et prise ! Ah ! oui ! quand ta moisson superbe
Tomba sous la faucille, et tu vis ton seigneur
Rompre le premier pain de ta première gerbe...
Tel fut ton premier moissonneur !

Et tu devins dès lors plus humaine et clémente...
Hélène de Champlain, l'épouse du Héros,
S'en vint apporter, elle aussi, son âme aimante,
Où tant d'hymnes de mort défiaient les bourreaux !
Et comme elle était bonne, en leur naïf hommage,
Les fils d'Areskoui, cuivrés et chevelus,
Dans son miroir magique imprimaient leur image,
Croyant qu'ils ne la quittaient plus !

Et la pâle Française à la grâce fragile,
Devant les Croix de cèdre, où s'inclinent les fronts,
Aux enfants des wigwams enseignaient l'Evangile;
Et toujours l'escortaient deux filles des Hurons:
L'une était " Charité ", l'autre était " Espérance "
Et c'était doux de voir sous les arbres d'été
La jeune femme offrir son sourire de France
Entre " Espérance " et " Charité " !

III

L'ÉPÉE DE CHAMPLAIN

Les armes donc de tes conquêtes,
C'étaient, ô Champlain, toujours prêtes,
La hache, la bêche et la Croix:
Mais c'était aussi, bien trempée,
Une forte et loyale Epée,
O bon soldat du Navarrois !

Et de l'acier sans tache et de ton cœur sans crainte
Tu t'ouvris un chemin plus que tu ne frappas,
Parcourant ton royaume à l'obscur labyrinthe,
Fixant des noms nouveaux à chacun de tes pas;

Et toute une géographie,
Encore, à jamais, glorifie
L'œuvre où ton courage excella,
Répète aux routes qu'elle indique
De la " Mer Douce " à l'Atlantique:
" Le Français a passé par là !"

Tout le pays redit ton épique croisade,
Tes labeurs, tes exploits sur le sol se traçant,
Lorsque tu marchais seul contre la palissade
Où la flèche iroquoise a fait couler ton sang !

Mais Québec, surtout, se rappelle
Ton âme de Romain, si belle,
Quand, malgré l'extrême besoin,
A Kertk, te sommant de te rendre,
Tu dis: " Mes armes, viens les prendre !
Pourquoi nous menacer si loin ? "

Et lorsque dans la tombe, un soir, l'œuvre accomplie,
Tu t'endormis, ô preux, sûr de grands lendemains,
L'Epée à lourd pommeau, par ton rêve ennoblie,
Pour " faire le devoir " s'en fut dans d'autres mains.

Et la vaillante, à toute épreuve,
Avec Dollard et Maisonneuve
Repoussa le choc insolent;
Si Frontenac la tint sans faute,
Sœur de Durandal la très haute,
Montcalm trahi fut son Roland !

Mais, la garde rompue, et la lame épargnée,
L'heureux vainqueur lui-même, après le jour fatal,
A la lame française ajustant sa poignée,
Fit un glaive invincible en un double métal !

Et ce que d'estoc ou de taille
Sa lame vaut dans la bataille,
Ceux de Châteauguay l'ont montré !
Toujours ferme et bien aguerrie,
Pour le Canada, ta patrie,
O Champlain, c'est ton fer sacré !

IV

L'HOMMAGE DES JEUNES CANADIENS

Ah ! combien tu l'aimais, ta terre, un jour perdue !
Quand, Richelieu voulant qu'elle te fût rendue,
Québec te reçut triomphant,
Une larme coula de tes yeux, mal cachée:
C'est qu'à ton cœur restait cette terre attachée ,
Comme au père une unique enfant !

Quelle joie, ô Champlain, t'innondait ! Quelle ivresse,
Quand tu montas là-haut, où ton vieux fort se dresse,
Parmi les salves des canons,

Avec Hébert, Hertel, soldats portant la bêche,
Ces premiers pourfendeurs de la friche revêche,
Les meilleurs de tes compagnons !

Quelle ivresse à revoir bleuir tes Laurentides,
Ton fleuve refléter dans ses ondes splendides
"Ton pays si plaisant et beau",
Et comme ce jour-là tu ressentis l'envie
Que ta Nouvelle-France, ouvrage de ta vie,
Gardât à jamais ton tombeau !

Oh ! oui ! nous veillons tous sur ta cendre immortelle !
Trois cents ans ont passé, mais ton peuple fidèle,
Sans rien oublier, la garda !
Et vois ! devant ta gloire, en faisceaux harmoniques,
S'inclinent les drapeaux Français et Britanniques,
Patriarche du Canada !

Vois tous tes descendants en long pélerinage
Venus pour saluer ton héroïque image
Devant l'autel du piédestal,
Où pour te façonner une digne statue,
Belle âme, de constance et d'honneur revêtue,
Il fallait le plus pur métal !

Ah ! oui ! l'on te vénère, ô vaillant, comme on prie;
Et quand nous contemplons, Père de la Patrie,
Ton bronze fortement campé,

Tu mets une fierté dans notre jeune fibre,
Qui fait qu'on se respecte et qu'on veut rester libre
Des Grands Lacs aux bords de Gaspé !

Mais va ! Puisqu'en renom tu sembles croître, ô Père,
A mesure que croît ton pays plus propère,
Puisque t'est dû tout ce qu'il vaut,
Nous te dresserons, nous, l'espoir, nous, la jeunesse,
Un bronze encor plus noble où l'on te reconnaisse,
Et nous l'élèverons si haut,

Si haut que d'une force immense et continue
Ton front plus près de Dieu se perdra dans la nue,
Et que du ciel nous bénissant,
Plus loin, toujours plus loin, d'heureux soleils sans nombre
Au sein de leurs clartés allongeront ton ombre
Sur ton Canada plus puissant !

La prière du Canadien français au Père de la Nouvelle-France

Depuis ce jour, Champlain, bon Français de Saintonge,
Où ta barque accosta l'ancien Stadaconé,
Depuis qu'à coups de hache a pris forme ton songe,
A l'horloge du Temps trois cents ans ont sonné !
Et nous, fils des héros qu'un triple siècle embrasse,
Sur ta tombe, devant ton image, à genoux,
Par tout le cher pays où nous baisons ta trace,
Nous t'allons demandant, nous ton sang, nous ta race,
O Père ! es-tu content de nous ?

Es-tu content de nous, Père, qui nous contemples,
Toujours présent, d'un ciel de gloire et de vertu ?
Avons-nous profité de tes virils exemples ?
Pour tes nobles desseins avons-nous combattu ?
De la Croix, que ta main planta sur cette grève,
Qu'avons-nous renié, couvert d'un sombre oubli ?
Au-delà de ta vie impuissante et trop brève
Par nos coeurs et nos bras ton vaste et puissant rêve
S'est-il tout entier accompli ?

Père ! ce que tu fus, nous aussi nous le sommes ;
Pour tes fils, défricheurs et soldats tour à tour,
Tout fut dur, les hivers, la forêt et les hommes...
Et pourtant cette terre est notre unique amour !
De sueurs et de sang plus notre terre est faite,
Plus elle nous aspire et plus elle nous prend ;
Et tu nous vois encore à son nom seul en fête,
Tous tels que tu revins, conquis par ta conquête,
Mourir aux bords du Saint-Laurent !

Nous portions trop au cœur ces graves paysages
Pour n'en pas refouler nos ennemis,—les tiens !
Avec les Cinq-Tribus et de Pâles Visages
Nous avons prolongé les sanglants entretiens.
Montcalm succomba... Mais l'âme toute meurtrie,
" Plus grand que son malheur ", et vainqueur de l'échec,
Comme toi, sans changer de foi ni de patrie,
Le Canadien français en Français pense et prie,
Libre sur son roc de Québec !

Es-tu content, semeur ? Vois ces plaines, ô Père,
Sur la cendre des bois dérouler leurs grands blés !
Dénombre en cet instant ta famille prospère,
Pour le même banquet tes enfants assemblés !
Ajoute aux premiers fruits de ta persévérance
De trois siècles d'efforts les robustes présents :
Tu pourrais, exalté d'orgueil et d'espérance,
Retrouver la saveur de ton pays de France
Dans le pain de nos paysans !

“ Croissez ! multipliez ! ” Au mot sacré fidèles,
Nous avons su grandir avec l'épi des champs :
Autour du premier nid battent des milliers d'ailes
Dans l'érable plus dru qu'emplissent d'anciens chants !
Sois tranquille ! Où tu bus tout un peuple s'abreuve !
Nous veillons sur ton coeur, inlassables gardiens ;
Et d'un cours plus puissant, en dépit de l'épreuve,
S'étend et s'élargit, parallèle au grand fleuve,
Le beau sang de tes Canadiens !

Samuel de Champlain, ô patriarche ! apôtre !
Si ton divin appui, nos soins l'ont mérité,
Si tu sens rajeunir ta vaillance en la nôtre,
Elu de Dieu, du haut de ton éternité,
Bénis de nos sillons cette moisson féconde
Que d'un immense vœu déjà tu caressais !
Bénis nos fils ! bénis nos filles ! et seconde
Le rêve que par toi nous vivons dans ce monde !
Bénis ton Canada Français !

Gloria victis

A M. J.-E. Roy.

I

LES FUNÉRAILLES

C'était l'heure fatale. A la fortune Anglaise
Un traître avait frayé l'accès de la falaise ;
Mais quand sur le sommet l'Habit Rouge apparut,
Montcalm, simplement, comme un héros de Corneille,
S'était armé, fidèle au devoir qui conseille,
Docile à l'ordre : "Qu'il mourût !"

Puis, quand il eut tout fait pour retarder la fuite,
Des plaines d'Abraham, où dans l'âpre poursuite
Chantaient des Ecossais les pibrochs triomphants,

Il était revenu,tout sanglant, pâle et grave,
Image de la France expirante, mais brave,
Parmi ceux de Québec qu'il nommait "ses enfants".

Et le soir, aux lueurs des torches, dans la tombe
Que venait au soldat de creuser une bombe,
On le couvrit des Lys du suprême drapeau ;
Et des pleurs sanglotaient dans l'ombre de l'église....
Il semblait qu'avec lui, sans plus d'espoir, fut mise
La France elle-même au tombeau !

En vain Lévis voulut encor d'une victoire
Réparer cette erreur au livre de l'Histoire,
Voulut du nom Français ressusciter l'orgueil ;
Sur le pays entier que l'abandon accable,
L'Ange de la Défaite, à jamais implacable,
Etendit lourdement sa grande aile de deuil.

Ton cap, Champlain, marqué de la Croix de Saint-George,
Montréal pris, Beaupré flambant comme une forge,
Ces champs neufs saccagés, qu'un pacte vil céda,
Aux derniers défenseurs qu'un dernier brick emporte,
Tout disait, triste et sombre: " Adieu, la France est morte !
La France est morte au Canada !"

II

RÉSURRECTION

Eh quoi ? La France entière est morte,
Morte au Canada sans retour,
Parce qu'ailleurs ont dit: " Qu'importe !"
Et Voltaire et la Pompadour ?
Morte, Champlain, l'œuvre superbe,
Avec tout le grain de ta gerbe
Qui prospérait dans ton sillon ?
Morte ta race prisonnière,
Comme dans la blanche bannière
Meurt le " soldat de Carillon " ?

Quoi ? deux siècles, pour rien que le plaisir des autres,
De l'épée et du soc la France a combattu ?
Pour rien tant de martyrs, tant de preux et d'apôtres ?
Pour rien tant de labeurs ? Pour rien tant de vertu ?

Oh ! non pas ! la bonne semence
N'a pas pu d'un seul coup périr:
D'un rejet plus dru recommence
La sève qu'on voulait tarir.
Sans bruit, dans l'ombre de la terre,

Va grandir le puissant mystère
Du bon grain qui la féconda,
Si bien que plus robuste encore,
On pourra voir un jour éclore
La fleur Française au Canada !

Et ceux qui sauveront la fleur natale et chère
N'ont rien des beaux esprits raffinés et charmants:
Ce sont, fils de Chambly, d'Hertel ou de Verchère,
De rudes laboureurs Poitevins ou Normands.

Oui, ce lutteur, que nul n'assiste,
Qui seul poursuivra ses exploits,
C'est ce pauvre homme, Jean-Baptiste,
Descendant du Jacques Gaulois,
De la forte race têtue
Qui besogne et se perpétue
Par les moissons et par l'enfant,
Cœur loyal, main ferme et sang riche,
Par qui le pays se défriche,
Par qui le juste se défend !

Et le vainqueur, surpris dans son intolérance,
Un jour, avec de vieux mousquets mal ajustés,
Put voir des paysans qui parlaient comme en France
Se lever pour leurs droits et pour leurs libertés !

Oh ! la noble obscure épopée,
Digne des cités d'autrefois,
Dont Chénier fut la mâle épée
Et Papineau la mâle voix !
Oh ! les grands simples patriotes,
Qui pour briser des fers d'ilotes
Ont pris des âmes de héros,
Et qui, buvant tous les calices,
Par la vertu de leurs supplices
Ont pu condamner leurs bourreaux !

Et, fière encore ainsi, de la France se nomme,
Sous les drapeaux Anglais prêts à la respecter,
La France Canadienne, un peuple gentilhomme,
Qui saura bien grandir comme il a su lutter !

III

LES DEUX FRANCES

Une mère avait cru longtemps son enfant morte,
L'enfant prise en ses bras, jadis, très loin... de sorte
Qu'avec le souvenir lui-même enseveli
Descendait sur son cœur un voile épais d'oubli.
Elle avait, d'une vie orageuse, effrénée,

Dans le monde avec bruit rempli sa destinée,
Marché, lutté, connu de grands triomphes, tels
Que n'en virent jamais de simples yeux mortels.
Et cependant, là-bas, bien loin de sa pensée,
L'enfant aussi luttait, obscure et délaissée. . . .
Un jour pourtant, la mère au beau front glorieux,
Dont le sort fut toujours d'avoir des envieux,
D'un coup perfide au flanc ressentit la blessure,
Et si vive et profonde entrait la meurtrissure
Qu'on put croire un instant qu'elle en allait mourir.
Mais alors son enfant s'empressa d'accourir,
La voyant respirer avec peine, couchée
Dans un flot de son sang, et, sur elle penchée,
L'effleurant de sa main doucement, doucement,
Pour qu'elle ouvrit les yeux, elle lui dit: " Maman ! "
La mère, à cette voix, releva la paupière,
Et, surprise, admira près d'elle, simple et fière,
Sa fille, son enfant, oui, qui lui ressemblait,
Qui pleurait avec elle et comme elle parlait !

—" Ah ! quel cri consolant dans ma douleur m'appelle ?
Comment ? mon enfant vit, si grandie et si belle ?
Dis ! qu'es-tu devenue après mon abandon ?
Et pourrai-je jamais obtenir ton pardon ?"
—" O mère, ayant connu toutes deux la souffrance,
Ne parlons à présent que de notre espérance !
Vous aviez vos devoirs, votre tâche à fournir,
Ma force, à moi, pour vivre, était mon souvenir ! "
Longtemps ainsi parlaient et la mère et la fille:

Rien ne rapproche plus qu'un deuil dans la famille.
Et du cœur, ce jour-là, retrouvant les chemins,
La mère et son enfant enlacèrent leurs mains !

Depuis, les vieilles cicatrices
Ont reçu le baume du temps;
L'effort des tâches rédemptrices
Fit des réveils réconfortants.
Au ciel, qu'a terni la défaite,
Passent des sourires de fête,
Et maintenant plus sûrs, plus forts,
Les deux peuples, fiers l'un de l'autre,
Disent : " Votre histoire est la nôtre :
Ensemble honorons nos grands morts ! "

Et la France, la vieille France, au cœur lyrique,
Que toute juste cause eut le don d'émouvoir,
Salue avec orgueil la France d'Amérique,
Elle aussi qui sans peur sut remplir son devoir !

A chacune à présent sa vie,
Ses destins parfois hasardeux !
Mais chacune se magnifie
Dans la valeur commune aux deux !
Pour fêter la France-Nouvelle
La vieille France, l'Immortelle,
S'en vient tenant, d'honneur tissés,
Les étendards les plus notoires,
Des plus pures de ses Victoires
De ses quinze siècles passés !

Elle s'en vient, d'autant plus belle que meurtrie,
Chez son enfant, blessée où l'ancien fer se sent,
Devant Montcalm, martyr d'une double patrie,
Longuement incliner son drapeau frémissant !

Elle dit : " Honneur au courage,
Même trahi par le succès !
A Montcalm, à vous tous hommage,
O vaillants Canadiens français ! "
Et ses drapeaux, où sont brodées
Tant et tant de nobles Idées,
S'inclinent devant la beauté
De ce qu'a de plus grand le monde,
Devant la Souffrance féconde,
L'Héroïsme et la Liberté !

Et chez vous, Canadiens, comme là-bas chez elle,
Devant Montcalm, avec ses généreux enfants,
Elle répète, à tous ses souvenirs fidèles :
" Gloire, gloire aux Vaincus, dans nos cœurs triomphants ! "

L'Erable

Dans vos vastes forêts croît un peuple innombrable
De cèdres et de pins, d'ormes et de cyprès,
Et pourtant seul, pour vous plus cher et vénérable,
Seul de tant de géants, ô Canadiens ! l'érable
De votre cœur reste plus près !

Lorsqu'en ton triste exil ta mère, ô Crémazie,
T'envoyait du pays un peu de sucre aimé,
Comment y trouvais-tu des saveurs d'ambroisie ?
Pourquoi du sol natal soudain la poésie
Jaillissait-elle encore en ton sein ranimé ?

Revoyais-tu là-bas, lorsque l'hiver s'achève
Par la hache entaillés, tes arbres d'autrefois ?
Lentement, au hasard des vieux sentiers, ton rêve
Entendait-il tomber goutte à goutte la sève
Au fond des "goudrelles" de bois ?

Croyais-tu, comme aux jours de l'enfance charmante,
Sous quelque toit d'écorce, à la flamme éclairé,
Penché sur la chaudière où la liqueur fermente,
Tirer la "micouenne" odorante et fumante,
D'où s'effile un sirop pareil au miel doré ?

Te croyais-tu creuser le lit de neige pure,
Où se fige, surpris, le clair suc végétal ?
Et sentais-tu s'enfuir l'ennui qui te torture,
Reverdir en tes sens la sauvage Nature,
Quand tu mordais le fin cristal ?

Oui, c'était bien cela dont tu goûtais l'ivresse !
C'était, venu vers toi pour charmer tes douleurs,
Ton Canada lointain, la terre enchanteresse,
Dont l'arôme profond s'offrait à ta tendresse
Dans ce sucre où l'érable avait fixé ses pleurs !

Ah ! l'érable natal, si le Canadien l'aime,
C'est qu'il y voit le fer jusqu'au cœur le meurtrir,
C'est que sa race y cueille un héroïque emblème,
C'est que tu t'y pourrais reconnaître toi-même,
Peuple qui grandis à souffrir !

C'est que l'arbre avec toi, Peuple ! sent la morsure
D'où coule sans tarir son suc doux et puissant ;
C'est que, fils de l'épreuve où ta grandeur s'assure,
Tu portes comme lui l'éternelle blessure,
D'où s'épanchent sans fin les vertus de ton sang !

Vive la Canadienne !

A Mme A. Rivard.

Pour "Elle", Canadiens, buvons de préférence !
Son brave et noble amour trois siècles vous aida !
Fêtons des plus doux mots, des plus jolis de France,
La Française du Canada !

Vive la Canadienne aux Canadiens si chère !
Son cœur de sacrifice est si large et viril !
Le long du Saint-Laurent les Jeanne de Verchère
N'ont manqué jamais au péril !

Pour conquérir le sol, à vos côtés fidèle,
Partout son pas s'inscrit où vous avez passé,
Et la gerbe leva plus riante et plus belle
Dans le sillon qu'elle a tracé !

Vive la Canadiene à la famille grande,
Mère dont croît l'orgueil au nombre des enfants,
Qui par sa généreuse, inépuisable offrande,
Vous fait plus forts et triomphants !

Sa gaîté vous soutient, sa vaillance vous arme:
Et qu'importe l'effort, la peine, quand sur vous
Chaque jour au foyer brille d'un même charme
L'éclat de ses "jolis yeux doux" !

Vive la Canadienne à la lèvre fleurie,
Qui dans chaque logis, où renaît un espoir,
Berce avec des chansons de la vieille patrie,
Apprend des mots du vieux terroir !

Au nom de mon pays, vive la Canadienne,
Qui sans bruit avec vous travaille à son succès !
Vive la vigilante et tenace gardienne
De tout le trésor Français !

Vive la Canadienne et vaillante et si bonne !
Des fleurs de mon pays aux parfums les plus doux
Je compose un bouquet, je tresse une couronne,
Et je les jette à ses genoux !

Quenouille de France

A Mme J.-E. Prince.

Quenouille de ma France ancienne,
Va trouver, comme aux anciens ans,
La bonne hôtesse Canadienne
A qui j'apporte mes présents !

Combien vis-tu de nos grand'mères,
En filant la molle toison,
Filer leurs vertus coutumières,
Sans bruit, au cœur de leur maison !

Avec ma compagne et ses filles,
Sous mon toit aussi, tu pus voir
Le charme des vieilles familles,
Si doux à la lampe du soir !

Maintenant, emblème fidèle
De labeur noble et d'amour fier,
Là-bas, en la France-Nouvelle,
Habite chez mon hôte cher !

Va, ma domestique ouvrière,
Sans peur de voir tes soins trahis !
Là, dans la paix et la prière,
Tu te croiras au vieux pays !

Là vivent des cœurs purs qu'imprègne
Le sage esprit que tu défends,
Au foyer, où la mère règne
Avec sa couronne d'enfants !

Là, des voix fraîches d'espérance,
Pour aider le travail des doigts,
Te chanteront des airs de France
Comme on t'en chantait autrefois !

File encor, quenouille jolie,
File encor plus solide, oui-dà !
Le fil d'amitié qui relie
Ma vieille France au Canada !

Nos Fils

C'était l'éveil d'une aube agreste,
Au Vaudreuil, près du Saint-Laurent ;
Pour tout Français de France il reste
Chez tout Canadien un parent...

Une mère à la blonde tresse
Contemplait son fils sur le seuil ;
Et l'enfant était toute ivresse,
Et la mère était tout orgueil.

Et je " bonjourai " la fermière,
Au gentil enfant je souris :
L'amour inondait de lumière
Nos deux cœurs qui s'étaient compris.

—" Ah ! pourquoi, pourquoi je souris,
Mère, à ton fils comme à toi-même ?
C'est qu'ouvrant ses yeux bleus fleuris,
Ailleurs un petit garçon m'aime...

C'est que peut-être en ce moment,
Près du fénil qui si bon fleure,
Là-bas, dans mon verger Normand,
Dans mon Vaudreuil, au bord de l'Eure,

Mon bel ami, pareil au tien,
Dont les bras viennent de se tendre,
Poursuit un pareil entretien
Avec sa maman simple et tendre.

C'est que là, comme ici, " chez nous ",
Près d'une autre bonne ouvrière,
Dans la même langue, à genoux,
Il a dit la même prière !

Et maintenant mon " petit fieu "
Jase et s'ébat dans la charmille,
Comme à la grâce du bon Dieu
Un oisillon vole et babille.

Et notre bonheur est si grand,
Qu'en y songeant, presque on en pleure :
Au Vaudreuil, près du Saint-Laurent,
Au Vaudreuil, sur les bords de l'Eure,

Ce qui nous garde et nous défend,
C'est la même vieille espérance :
Sous les traits d'un petit enfant
Nous sourit encor de la France ! "

Coupe d'érable et vin de France

A M. W. Chapman

I

Ecoutez, Canadiens, mon rêve. Je voudrais
Qu'un bon fort bûcheron dans vos fortes forêts,
Où se tient le conseil des géants vénérables,
Choisît pour la cognée un vieil arbre puissant,
Par sa racine au sein du vieux sol s'enfonçant,
Le plus vigoureux des érables !

Je voudrais qu'en sa fibre intime, tout au cœur
Du bois, où la vie a son mystère, un sculpteur,
Ayant de son pays toute l'âme sacrée,
Ciselât d'un art pur, agrandi par l'amour,
Avec tous les exploits de votre race autour,
Une belle coupe marbrée !

Cette coupe dirait tout le terroir natal,
Et l'érable d'abord, saint et patriarcal,
Que l'automne décore et de pourpre chamarre,
Dont le feuillage au vent semble battre des mains,
Et qui fait voleter partout sur vos chemins
Les deux ailes de la samare !

Et, portant cette coupe à sa lèvre, on croirait
Sentir monter encor tout l'arôme secret
De ce cristal ambré, du sucre, de la "tire",
Ce sucre aimé, que l'arbre avec joie, en pleurs lents,
Laisse goutter par les blessures de ses flancs,
Heureux et fier de son martyre !

Et cette coupe ainsi, même en fermant les yeux,
Evoquerait, avec ses bois majestueux,
Son grand flux végétal qui de partout se lève,
N'enseignant que la vie et le royal effort,
Tout le beau Canada, grave, héroïque et fort,
Si plein d'avenir et de sève !

II

Voilà la coupe prête. A présent—n'est-ce pas ?—
Vous voulez qu'on y mette au fraternel repas
La lumière d'un vin de France qui pétille,
Qu'on y savoure, avec son bouquet chaud et fin,

Messager de soleil et de gaîté, ce vin
Qu'on garde aux fêtes de famille !

Le vin de France ? Oh ! oui ! toujours vous l'aimerez !
Et quels vins ? Tous sont beaux, ou vermeils ou dorés,
Tous enfants radieux de glorieux vignobles !
Et donc dans cette coupe au superbe contour
Que la France, à grands flots généreux, tour à tour
Verse tous ses crus les plus nobles !

Mais qu'elle y verse aussi de ce joli clairet,
De ce petit vin franc qui se lampe d'un trait,
Où revit des anciens la verve villageoise,
De ce vin de terroir simple et provincial,
Dont l'aïeul estimait le parfum cordial,
Le goût de fraise et de framboise !

Non ! Canadiens ! le cep de France n'est pas mort !
Prenez souvent, prenez le flacon cher, où dort
L'esprit qui nous permet de nous bien reconnaître,
Et, comme recueillis dans un acte du cœur,
Lentement, lentement épanchez la liqueur
Qui vous rend l'âme de l'ancêtre !

Versez, versez souvent dans votre coupe un peu
De ce vin qui scintille en des gemmes de feu,
Diamant, escarboucle, améthyste ou topaze !
Et quand vous aurez bu le fier vin velouté,
A votre âme viendront ou vaillance ou bonté,
A vos lèvres la belle phrase !

Haut la coupe d'érable où pendent les raisins !
Humons le vin Français, tous frères et cousins,
Aux bords lointains, où ceux du vieux pays essaiment !
Qu'ensemblent réunis, dans un geste fervent,
Français et Canadiens, tour à tour la levant,
Y retrouvent tout ce qu'ils aiment !

Maman et Grand'Mère

A M. Thomas Chapais.

I

Canadiens ! voici le moment
De fêter l'Enfant et la Mère !
Votre Maman, c'est votre terre,
La France votre Grand'Maman !

Vive la terre Canadienne,
A qui j'apporte mon bouquet !
Oui, si ma maman me manquait,
Votre maman serait la mienne !

Votre maman a tant d'attraits,
Belle sous sa double parure,
Son manteau de blanche fourrure,
Sa robe de vertes forêts !

Belle et grave comme une reine,
Il ne semble pas étonnant
Qu'à son charme, rien qu'en venant,
Un Français de France se prenne !

Elle m'a bien vite conquis,
Votre maman, l'enchanteresse :
Mais ce qui double ma tendresse,
C'est, je crois, son parler exquis !

Pas de raison qui plus émeuve !
Si n'étaient là-bas mes amours,
Ma maison parmi vous toujours
Verrait couler l'eau du grand fleuve !

Et donc d'abord, pieusement,
Si plaisante et si regrettée,
Quand je devrai l'avoir quitté,
Je veux boire à votre Maman !

II

Mais ce qui fait une lumière
Bien douce aussi dans votre coeur,
C'est la France au cher nom vainqueur,
C'est, Canadiens, votre Grand'Mère !

Elle aurait bien droit aux répits ;
Mais à sa tâche encor fidèle,
La Grand'Mère rit, immortelle,
Sous le pampre et sous les épis !

Ses rivales ne peuvent taire
Ce que sa jeunesse a valu :
Si la Grand'Mère avait voulu,
Elle eût mangé toute la terre !

Mais son honneur, c'est tout son bien ;
Avec son cœur, digne d'apôtres,
Elle a travaillé pour les autres
Et pour elle n'a gardé rien !

Pour les plus ingrates besognes,
Humaine, elle fut sans dédains,
Prête à convertir en jardins
Les Saharas et les Solognes !

De belle humeur et de bonté
Son visage garde l'empreinte ;
De ses mains, l'une est pour l'étreinte,
Et l'autre pour la charité.

Telle est son image éternelle
Gravée en vos cœurs sans oubli,
Sous les plis du Drapeau joli
Si vaillante et si maternelle !

Levons donc vers des cieux cléments,
Canadiens, fiers de votre histoire,
La coupe propitiatoire
En l'honneur de nos deux Mamans !

Aux poètes canadiens-français

A M. Pamphile LeMay.

I

Silence sur le lac, sur la forêt silence !
L'arbre et le flot, d'abord chargés de somnolence,
Semblent ne rien savoir des merveilleux frissons;
Mais qu'un souffle de ciel attendri les effleure
Puis d'autres plus pressants, plus amples; tout à l'heure
Le lac et la forêt vont s'emplir de chansons !

Et votre terre aussi ne peut vivre muette,
Canadiens ! Voici qu'une âme de poète
Aux fils des vieux trappeurs commence à tressaillir,
Et, plusieurs entonnant déjà d'heureux préludes,
Du mystère profond des vastes solitudes
Mille échos d'amour vont jaillir !

Et les grandes cités se baignant au grand fleuve,
Et les bois et les champs, fiers de la moisson neuve,
Tout va prendre une voix musicale, un esprit:
Déjà nous entendons la lointaine cadence,
Et nous disons, charmés: "Parmi ces fleurs de France
"Qu'annonce le printemps, qui, là-bas, nous sourit ?"

II

Mais, surtout, frères,—oh ! surtout !—restez vous-mêmes !
Vos pères se plaindraient que vous les reniez !
N'enviez point l'art fin de nos jolis poèmes !
Restez les rudes fils des anciens pionniers !

De la grave nature aimez le charme austère:
Ouvrez le sillon large avec les socs tranchants,
Aspirez tout entier l'arôme de la terre
Et faites-le passer tout entier dans vos chants !

Des blés drus et vaillants honorez les faucilles !
Dites la forte vie au sein des forts travaux,
Et le chêne touffu des fécondes familles
Où quelque nouveau nid pend à tous les rameaux !

Dites l'enfance belle, et la chère patrie,
Et les simples ferveurs joyeuses d'autrefois,
Et, rassemblés autour de l'Ancêtre qui prie,
Tous les Espoirs puissants, toutes les nobles Fois !

Marchez droit devant vous, aux fiers amours fidèles,
Sans égarer vos pas dans les sentiers obscurs,
Et librement, dans la lumière, à grands coups d'ailes,
Faites monter vers Dieu l'hymne de vos coeurs purs !

III

Et lorsqu'au cours des temps, un soir de lassitude,
Nous nous serons couchés, peut-être, en l'attitude
Des vaincus de la vie aspirant au sommeil,
Quand sur le flot troublé des mers occidentales,
Nos yeux, sentant fraîchir l'ombre des nuits fatales,
Penseront voir s'éteindre un suprême soleil,

Que l'un de vous, alors, chanteurs de l'Autre France,
Se lève ! Qu'il s'en vienne à notre délivrance !
Qu'il se penche sur nous, et, prenant notre front,
Prenant nos faibles mains dans ses mains fraternelles,
Qu'il nous réconcilie aux œuvres éternelles
Avec des mots anciens qui nous rajeuniront !

Et soudain, à l'attrait du chant qui régénère,
Dégagés des lourdeurs d'un vieux sang millénaire,
Nous ouvrirons nos bras à de nouveaux destins,
Et pour de beaux départs nous déploirons nos voiles,
Et contemplant au ciel tout un lever d'étoiles,
Nous croirons au réveil de glorieux matins.

La petite main

A Antoine Rivard.

Les adieux ont moins de faiblesse,
L'œil ne se mouille qu'à demi,
Sachant derrière soi qu'on laisse
Uu grand ami !

Au départ, ta main dans la mienne,
Fils de mon hôte au regard bleu,
Ta petite main Canadienne
Me dit adieu !

Parmi tant de mains, dont l'étreinte
Souffre et peine à se dés unir,
La tienne en moi met plus l'empreinte
Du souvenir !

Ta petite main déjà ferme,
Où coule et s'apprête à l'effort
Sous la douceur de l'épiderme
Un beau sang fort !

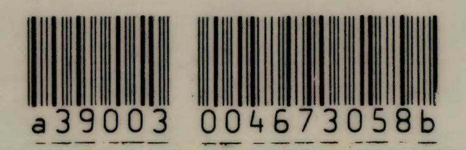
Ta petite main vigoureuse
Qu'on sent bien celle d'un lutteur,
Mais qui semble aussi, généreuse,
Donner ton cœur !

Ta petite main déjà fière,
Qui, pour montrer ce que tu crois,
Sait sur ton front dans la lumière
Signer la croix !

Oui! quand, retournant vers ma France,
Dans mes doigts je prends, en rêvant,
Ta petite main d'espérance,
O bel enfant !

Ta petite main que je serre,
C'est ta race entière en ma main,
Le Canada brave et sincère
D'après-demain !

TABLE


a39003 004673058b